

«Mémoire de la gauche. Albert Marteaux  
1886-1949»  
*Cahiers marxistes*, n° 213, X-XI.1999, 295 p.

Jusqu'il y a peu, la figure du docteur Marteaux – figure marquante de la gauche bruxelloise pendant l'entre-deux-guerres et les années quarante – demeurait largement oubliée. Un récent numéro des *Cahiers marxistes* a rassemblé les travaux d'une dizaine de contributeurs afin de jeter à nouveau l'éclairage sur le parcours politique et humain d'un personnage haut en couleurs qui, d'après ses amis, "aimait la vie sous toutes ses formes". Ce fut peut-être ce côté généreux mais explosif d'Albert Marteaux (n'était-il pas surnommé par le *Pourquoi pas ?* le "bourru bienfaisant" ?) qui l'amena au fil des ans à s'engager toujours plus avant, sur les franges extrêmes de la famille socialiste, puis à rallier le PCB au printemps 1939. Résistant, co-fondateur du Front de l'Indépendance, il se retrouvait à la Libération à la tête du ministère de la Santé publique et de la Famille. Il assumait cette fonction durant deux années environ, effectuant une besogne fort honorable avec des moyens limités avant d'être mis sur la touche, comme ses coreligionnaires, au printemps 1947. La Guerre froide commençait, qui allait marginaliser pour de bon le Parti communiste. Marteaux n'eut pas le loisir d'en suivre le déroulement puisqu'il était emporté peu après par une défaillance cardiaque.

Comment cet homme que tous ceux qui l'ont approché dépeignent comme sensible finit-il par rejoindre les rangs d'un parti stalinisé que l'on perçoit aujourd'hui comme empreint d'un ouvriérisme sectaire ? C'est que les choses ne sont pas aussi simples que le voudrait l'esprit humain, volontiers simplificateur et manichéen. Ainsi que l'expliquent longuement Jean Puissant et Jean-Pierre Mahoux, les cadres familiaux et sociaux qui l'ont guidé jusqu'au terme de l'adolescence pouvaient l'incliner à adhérer aux idées progressistes : sa lignée parentale, implantée de longue date dans le quartier des Marolles, évoluait à la charnière de la classe ouvrière supérieure et de la petite bourgeoisie artisanale. Son géniteur, qui semble avoir eu une certaine aisance, ne fit pas montre d'un militantisme bien particulier même s'il était apparenté à Jean Volders, tribun éminent du Parti ouvrier, et s'il s'était vraisemblablement mêlé à des activités de type syndical. Il donna en tout cas à son rejeton les moyens d'accomplir ses études de médecine à l'ULB. On ne sait si ce dernier eut l'occasion de se pourvoir d'une identité politique avant la conflagration mondiale. Cette dernière fut sans nul doute déterminante pour comprendre la suite des événements. France Manage et Rosine Lewin mettent bien en évidence, dans leurs articles respectifs, les incidences de la Grande Guerre sur les orientations pacifistes/antimilitaristes et internationalistes qui vont à partir de l'Armistice guider le sujet pendant une bonne partie de son existence. Ex-soldat de l'Yser, chevronné du front, il figure ainsi dès 1919 parmi les fondateurs des Anciens Combattants socialistes (ACS) et, si l'action de ce mouvement s'inscrit dans la mouvance du POB, Marteaux entretient

déjà de bons rapports avec les milieux communistes. Fortement impressionné par les apparents succès de la révolution russe, il approuvera par exemple en 1921 l'invasion de la Géorgie indépendante par l'Armée rouge... C'est néanmoins au sein de la 'vieille maison' socialiste qu'il se fait un nom et qu'il parvient à conquérir ses premiers mandats publics : conseiller communal (1921) puis député suppléant (à partir de 1925) et enfin élu direct à la Chambre (1936). Il y animera diverses feuilles d'extrême gauche, pacifistes et révolutionnaires, telles *La Lutte des Classes* (1924-1925), *La Bataille socialiste* (1926-1928) et surtout *L'Action socialiste* (1933-1935). Sympathisant nettement avec les hommes et les idéaux proches de la IIIe Internationale, est-il à ce moment un compagnon de route du PC, voire un sous-marin ? José Gotovitch voit surtout en lui un intellectuel progressiste tôt fasciné par l'URSS, ses pompes et ses œuvres, mais ne parvenant que tardivement à rompre les liens affectifs qui l'attachaient au POB. Il livre à ce propos un document éclairant : un rapport transmis le 9 décembre 1934 par Togliatti à Moscou, rapport relatif à l'entrevue qu'il venait d'avoir avec le duo Spaak-Marteaux à propos d'une éventuelle coopération de leur groupe d'Action socialiste. Le docteur Marteaux ne fit pas une bonne impression à son vis-à-vis communiste. Ce dernier crut déceler en lui "une influence évidente bourgeoise et fran-maçonne" (*sic*) ainsi qu'une crainte excessive à l'idée de rompre avec le Parti ouvrier.

Pourtant, en mars 1939, l'homme sautait le pas et adhérait au PCB. Il avait, il est vrai, accumulé pas mal de déconvenues au sein d'une famille socialiste engoncée

dans la social-démocratie gestionnaire et dans l'immobilisme. Ainsi que l'explique Elsa Rayet, l'équivoque n'avait fait que s'accroître lors de la guerre d'Espagne. Celui qui avait soutenu à fond le camp républicain au nom de l'antifascisme et qui s'était même impliqué dans la coordination du service de santé de ce camp ne put supporter que son parti soit mêlé à la reconnaissance des nationalistes de Burgos. Siégeant désormais au parlement sur les bancs communistes, il épousa apparemment sans états d'âme particuliers les vues du Kremlin en matière de politique internationale, quitte à ce qu'elles soient "changeantes et contradictoires" (*dixit* France Marage). Anti-neutraliste affirmé en août 1939, il devenait neutraliste pointu en novembre. Les auteurs n'ont rien trouvé sur les sentiments intimes de l'intéressé face aux sauts de carpe dialectiques qu'il devait accomplir, et c'est peut-être dommage. Le déclenchement de la guerre et le vécu de l'occupation le libérèrent de ces contradictions puisqu'il put renouer avec son antifascisme viscéral en s'impliquant à un haut niveau dans la résistance à l'envahisseur. Dommage, encore une fois, que nous ignorions à peu près tout de la période qui va de l'été 1940 au printemps 1941. Vinrent ensuite la libération et ses activités en tant que ministre de la Santé publique.

Que retenir de cela ? Peut-être qu'Albert Marteaux était à la fois le témoin engagé et le reflet de son époque, époque agitée s'il en fut. Cet homme issu d'un milieu populaire, habitué à côtoyer la souffrance et la détresse sociale dans les hôpitaux bruxellois, voulut manifestement "faire quelque chose" pour la pauvre humanité. Son tempérament le poussait à la révolte,

ce qui se traduit par une adhésion beaucoup plus sentimentale que raisonnée aux forces qui, alors, contestaient l'ordre traditionnel. Il ne passa au communisme qu'à partir du moment où le socialisme ne fut plus en mesure de répondre à sa perception de la justice, du progrès. Démarche qui, on ne l'a pas assez souligné dans ces *Cahiers*, n'allait pas sans une part de naïveté ni d'ambiguïté.

Quoi qu'il en soit, malgré les zones d'ombre qui subsistent ici et là, la présente production des *Cahiers marxistes* aura permis de faire revivre sans vaine hagiographie quelques "tranches de vie" d'un homme de bonne volonté qui a cherché la vérité sans se renier. Ce n'est pas si mal et cela valait bien qu'on lui consacre un numéro spécial.

*Alain Colignon*